

XYZ. La revue de la nouvelle

Voir

Diane-Monique Daviau



Number 45, Spring 1996

Regards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4569ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (1996). Voir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 18–20.

Voir

Diane-Monique Daviau

Elle pousse la porte de la chambre qu'elle laisse toujours entrebâillée et dirige son regard vers le lit, sans hésitation mais presque précautionneusement, par petites touches. Les quelques mètres qui la séparent du lit, elle les franchit l'un après l'autre comme une série de vagues sur lesquelles il s'agirait de laisser prudemment surfer son regard.

Il est minuit trente.

C'est la neuvième fois, ce soir, qu'elle franchit le seuil de la chambre. Neuvième fois qu'elle parcourt le même chemin, d'abord avec les yeux, puis sur la pointe des pieds pour ne surtout pas le réveiller. Car l'idée n'est pas de le tirer du sommeil. L'idée est de s'assurer qu'il dort, justement. De s'assurer qu'il dort, tout simplement. Qu'il n'est que dans les bras d'Hypnos ou de Morphée.

C'est la neuvième fois qu'elle vient voir, mais ce n'est pas la dernière, loin de là. Au cours de la nuit, elle sera tirée du sommeil à maintes reprises, littéralement arrachée à son repos par quelque chose de très fort auquel elle donne le nom de « silence ». Elle se sentira *happée* par ce silence de mort, aspirée dans un tourbillon contre lequel elle ne pourra rien, elle se débattrra en vain, elle coulera dans l'entonnoir, tournera de plus en plus vite jusqu'à ce que, secouée de spasmes, elle échoue en travers du lit.

Doucement, pour la neuvième fois ce soir, elle s'approche de la couchette, se penche au-dessus des quatre kilos recroquevillés près de la tête de lit, quelques centimètres de finette bleue à petits pois blancs couchés sur le ventre, tête tournée vers la porte comme pour faciliter les choses à la mère qui ne peut, une

fois de plus, se contenter de toucher la joue, la tempe, les minuscules poings serrés et la joue à nouveau, non, la peau a beau sembler être chaude, rien ne prouve encore hors de tout doute que l'enfant dort, alors elle tire de la poche de son peignoir le petit instrument qu'elle porte constamment sur elle, elle le glisse entre la menotte et la bouche du nourrisson — et elle regarde, regarde, regarde longtemps, attentivement le mini miroir se couvrir de buée, voilà, il dort, il est vivant... de la buée, voilà... une toute petite buée mais cela suffit amplement, un rond de buée, voilà, merci... encore, voilà, merci-merci-merci-mille-fois... merci... et-pourtant-je-vous-hais-de-tout-mon-cœur-si-vous-saviez... je-vous-hais-si-vous-saviez... trois-enfants... jamais-je-ne-pourrai-vous-pardonner-soyez-en-bien-certain... je-vous-hais... je-vous-hais-mais-merci-quand-même-de-me-laisser-celui-là-celui-là-si-vous-venez-me-le-prendre-comme-un-voleur-je-vous-avertis-je-ne-réponds-plus-de-moi-ne-pars-pas...

Son regard se fait suppliant et puis elle ferme les yeux un instant.

Elle retire le miroir, remonte la couverture sur les épaules de son fils, regarde l'enfant dormir dans ce lit qu'elle hait et qu'elle appelle désormais « le petit lit des morts ».

Vraiment, comme ça, quand on se contente de rester debout devant la couchette, on ne sait réellement pas si l'enfant *dort*, il faut constamment y regarder de plus près, c'est pourquoi avant de quitter la chambre elle place à nouveau son instrument devant la bouche du bébé, pour voir... Juste pour voir. Pour *voir*.

Puis elle regarde sa montre : une heure moins vingt. Une heure moins vingt et il est bien vivant. Mais rien n'est jamais acquis à l'homme et encore moins aux mères, se dit-elle en regagnant son lit, et le mieux serait en fait de pouvoir veiller jour et nuit.

Plus tard, au temps de l'école, lorsqu'il aura survécu, il sera l'enfant qui crie toutes les nuits. Il dira qu'il *sent* que sa mère n'est pas là, il dira qu'il entend qu'il n'y a personne, il dira qu'il a peur et qu'il ne veut pas rester seul dans ce grand lit noir.

Plus tard, beaucoup plus tard, il cherchera longtemps pourquoi, d'aussi loin qu'il se souvienne, il souffre d'insomnie, pourquoi il est incapable de *s'abandonner* au sommeil, comme ils disent, lui pourtant si fatigué depuis toujours, pourquoi l'idée de fermer les yeux au creux d'un lit le remplit immédiatement d'angoisse, pourquoi il n'arrive, au mieux, qu'à somnoler avachi dans un fauteuil devant la télé qui caquète, toutes lumières allumées.

Il aura beau chercher, scruter l'obscur forêt de son passé, fouiller du regard chaque buisson, il ne verra rien qui pourrait, de près ou de loin, être associé à cette peur idiote de s'endormir, cette peur tout à fait enfantine, puérole, dira-t-il à ceux qui se pencheront avec lui au-dessus du gouffre sans fin de son angoisse.

Il aura beau chercher, il sera tout au plus troublé à quelques reprises par la récurrence d'une image traversant son esprit avec fulgurance chaque fois qu'il aborde le thème de l'insomnie : l'esquisse de la main d'un dentiste qui approche de ses lèvres un petit miroir buccal, association ne menant absolument nulle part, soupire-t-il, si ce n'est que quand on a déjà peur rien qu'à l'idée de s'endormir, on a aussi très certainement encore bien davantage peur du dentiste et de tous ses instruments de torture, non ?

Mais tout cela ne mène à rien. Tout est oiseux, anodin.

Il aura beau chercher, ouvrir au maximum les yeux et se les abîmer à tenter de décrypter l'indéchiffrable, à son grand désespoir il ne verra jamais rien de plus qu'une simple bouche et un simple miroir qui se regardent.